

Méditation déstructurée signée JLG

«Le Livre d'image» ► Le cinéaste rollois questionne l'histoire et le cinéma dans une œuvre irréductible, présentée sur un téléviseur au Théâtre de Vidy. Godardissime!

En mai dernier à Cannes, Jean-Luc Godard avait – une fois encore – créé l'événement par son absence, en donnant une visioconférence de presse depuis son téléphone portable: les journalistes, défilant devant le tout petit écran, recueillaient religieusement la parole du sage de Rolle. Aujourd'hui, pour la sortie de ce *Livre d'image* qui lui a valu une Palme spéciale, le cinéaste se distingue à nouveau: le film est présenté jusqu'à la fin du mois au Théâtre de Vidy à Lausanne; puis partira en tournée dès février 2019 dans des lieux insolites – café, cabaret, friche industrielle, église, temple désaffecté, etc.

On peut voir là une coquetterie anti-conformiste, un malin plaisir à bousculer les habitudes. Il y a un peu des deux sans doute, mais ce choix s'avère surtout parfaitement cohérent. Plus de place aujourd'hui dans les salles pour un cinéma d'auteur non formaté? Soit, à l'heure où l'étiquette «art et essai» rebute, ce film trop expérimental sera donc montré ailleurs. Pour commencer au théâtre, qui accueille encore les propositions radicales et permet en outre d'échapper aux normes audiovisuelles commerciales: *Le Livre d'image* est diffusé à Vidy sur un télé-

viseur à écran plat 8K (résolution cinq fois supérieure à celle du DCP au cinéma), et la bande-son sur huit haut-parleurs indépendants, affranchis du système *surround* imposé en salles. Plus surprenant, le poste trône dans une «chambre théâtrale» décorée par le réalisateur – avec ses propres meubles, tapis persans et tableaux. Est-on au théâtre, face à une installation d'art contemporain, ou dans notre salon (avec des inconnus)?

Déconcertant, Godard l'a toujours été, – toujours plus, étant animé par la volonté de révolutionner son art, de la Nouvelle Vague aux années vidéo, en passant par le Groupe Dziga Vertov. Sa dernière mue remonte aux *Histoire(s) du cinéma* (1998), anthologie de montage convoquant la vidéo «comme cimetière du cinéma». Le cinéma est mort? Vive le cinéma! D'ailleurs remis sur le métier avec *Eloge de l'amour*, *Notre Musique*, *Film Socialisme* et *Adieu au langage*, quatre longs métrages ayant mené à celui-ci. Où Godard explore encore à 87 ans, aiguisant ses instruments: l'image et le son.

Triturées comme jamais, les images arborent des couleurs saturées et fluorescentes qui réinventent le fauvisme en pixels. Elles s'enchaînent ou s'entrechoquent dans un chaos savamment organisé. Images du monde et de sa représentation par le septième art se répondent ainsi dans un poème

traversé de rimes visuelles et sonores. Car c'est autant, bien entendu, un «livre de son»: musique, dialogues de films, citations et aphorismes susurrés par la voix chevrotante du cinéaste, bruits d'explosions, phrases parfois interrompues ou dédoublées en décalage sur deux haut-parleurs. Cet art du montage, qui tutoie désormais l'abstraction, façonne un cinéma discontinu et déstructuré, une poétique hypnotique du collage. En résulte un objet insaisissable, faisant voler en éclats la grammaire du cinéma pour se rapprocher des arts plastiques. Ambition déclarée: créer «une pensée par l'image et une image de la pensée».

Reste à faire sens d'un tel maelström audiovisuel balayant tous nos repères. Dans une confusion stimulante, naît ici un regard sur le monde, l'histoire et ses «rim(ak)es» tragiques, la nature humaine et sa violence endémique. Godard revisite ses éternelles obsessions, «la guerre, la loi, l'autre, l'ailleurs, le couple, l'impossible innocence, le langage». Ou plus précisément: l'Occident et le monde arabe, les horreurs guerrières et les révolutions, la barbarie et la beauté. Pour une méditation mélancolique qui, si elle ne veut pas interdire l'espoir, pourrait néanmoins se résumer à ce constat: «On ne sera jamais suffisamment triste pour que le monde soit meilleur.» **MLR**